

Se souvenir d'hier pour mieux éclairer aujourd'hui

Marie-Claude Loiselle

Number 150, December 2010, January 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/63258ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

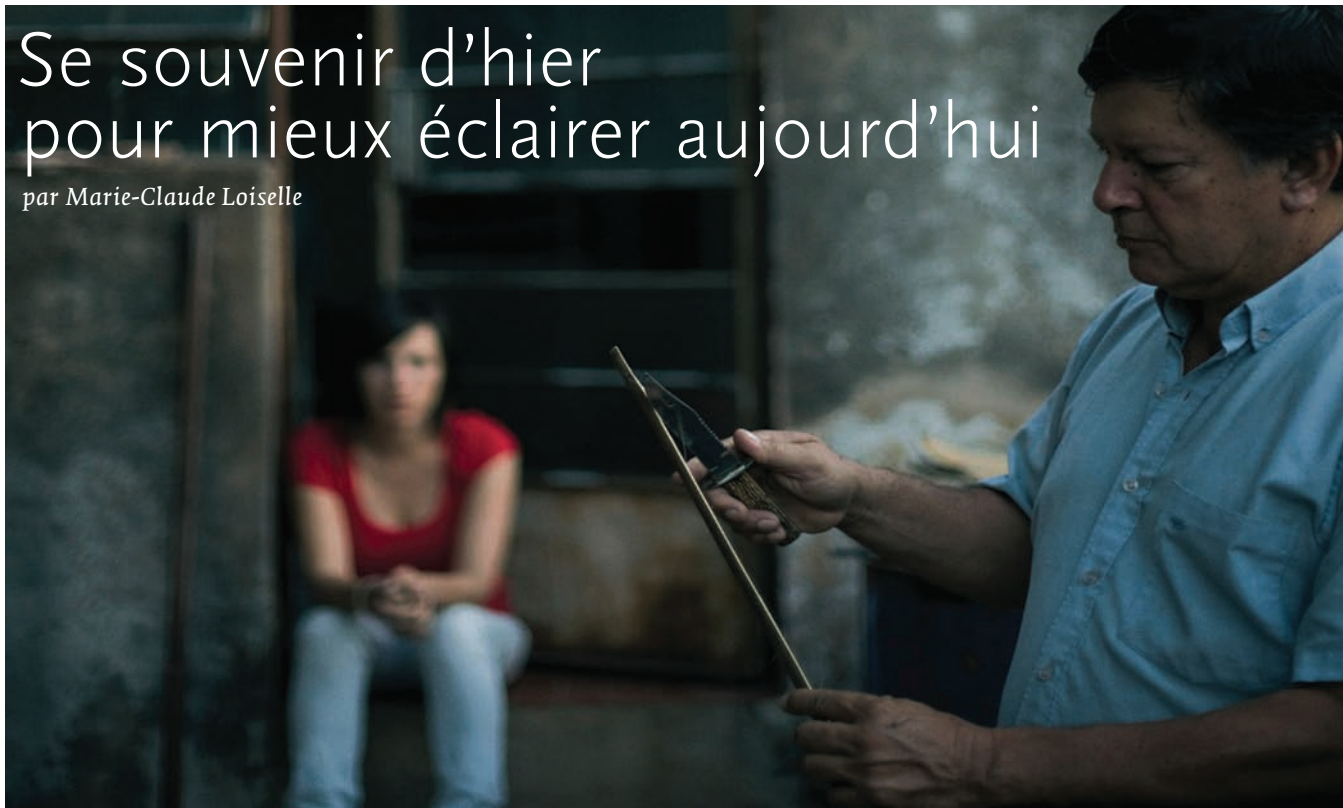
[Explore this journal](#)

Cite this article

Loiselle, M.-C. (2010). Se souvenir d'hier pour mieux éclairer aujourd'hui. *24 images*, (150), 40–41.

Se souvenir d'hier pour mieux éclairer aujourd'hui

par Marie-Claude Loisel



Cuchillo de palo (108) de Renate Costa

Le choc de certaines images entre elles comme celui de certains films permet parfois de pénétrer de manière plus sensible l'expérience que chacun d'entre nous a du monde qui l'entoure, moins en ayant l'impression d'avoir accumulé au contact de ces images une somme de nouvelles connaissances qu'en se sentant plutôt lié plus intimement à une réalité commune. Ainsi, il suffit de regarder les trois films présentés aux RIDM cette année qui s'intéressaient à certains démons qui hantent l'histoire de l'Amérique latine, *El eco de las canciones* (présenté sous le titre *The Echo of Songs**) de la Chilienne Antonia Rossi, *Cuchillo de palo* (108) de Renate Costa, jeune cinéaste d'origine paraguayenne vivant en Espagne, et *L'étreinte du fleuve*, du Colombien Nicolás Rincón Gille établi en Belgique, pour comprendre que cette histoire est notre histoire à tous, que les violences qu'ils décrivent ou évoquent nous concernent intimement puisque qu'elles reflètent la part d'ombre la plus insidieuse qui menace toutes les sociétés. Or, si ces trois films nous interpellent aussi vivement, c'est que les fantômes à la rencontre desquels partent ces cinéastes apparaissent toujours bien vivants et qu'on comprend qu'ils n'ont jamais cessé de nous regarder et d'interroger nos actions ou inactions. C'est aussi pour cela que la mélancolie qui les enveloppe n'a pas de peine à nous étreindre nous aussi, nous unissant encore plus étroitement à eux.

Antonia Rossi est née en Italie après que ses parents eurent quitté le Chili au lendemain du coup d'État de 1973. Lorsque à la fin de la dictature sa famille décide de rentrer au pays, la cinéaste, alors adolescente, découvre un lieu bien réel dont elle s'était fait une construction mentale, ce point d'origine qui faisait partie d'elle tout en n'existant pourtant que dans son imagination, façonné par ce qu'on lui en

avait raconté, ce qu'elle avait vu en photo ou par le biais des images inquiétantes que la télévision lui renvoyait. *El eco de las canciones* se penche sur la question du déchirement de l'exil, mais ici moins pour ceux qui quittent que pour ceux qui, voyant le jour dans un pays étranger, doivent non seulement se construire une identité, une mémoire sur des assises mouvantes et fragmentaires, mais également faire l'expérience d'un double déracinement, n'étant finalement nulle part chez eux. Comme pour faire écho à ce chaos identitaire, le récit émergera peu à peu de la rencontre de fragments de toutes sortes : films de famille, extraits du dessin animé *Gulliver's Travels* de Dave Fleischer, images d'archives, déclarations de Pinochet, dont la présence ne cesse de revenir comme un spectre oppressant, mais aussi images énigmatiques de caravanes nomades dans le désert, autant d'éléments que la cinéaste met en tension constante avec sa propre mémoire et ses souvenirs d'enfance. Et de cette tension, des questions surgissent, obsédantes, insolubles : Que serait-il arrivé si elle était née dans un autre endroit ? Et si elle ne s'était pas mise à archiver, collectionner, comme elle l'a fait ? Elle serait retournée au Chili sans aucun souvenir comme vers une forêt obscure, dit-elle. Comment se forger une identité et des racines alors qu'on a passé les premières années de sa vie ailleurs ? Les interrogations se succèdent sans répit, comme les images s'entrechoquent, jusqu'au vertige. La cinéaste fait donc de tous ces vides, ces trous béants, et des éclats épars d'une mémoire lacunaire une expérience onirique percutante.

Autre film où éclatent les ravages d'une dictature, *Cuchillo de palo* (108) de Renate Costa plonge au cœur du terrorisme d'État tel qu'il s'est pratiqué au Paraguay sous le commandement du général Stroessner, au pouvoir pendant 35 ans (dont le régime répressif

a amené près du tiers de la population à choisir l'exil). Film à la fois politique et intimiste, Renate Costa s'attache à réunir peu à peu les éléments par lesquels elle espère éclaircir les circonstances du décès de son oncle, qui serait « mort de tristesse », lui dit-on, mais aussi esquisser le portrait de celui qui, au contraire de ses autres frères, a refusé d'exercer le métier de forgeron de son père... rêvant plutôt de devenir danseur. Si la cause réelle de sa mort demeura obscure (est-ce un suicide?), ce qu'on découvre, comme à l'arraché, de la bouche du père de la cinéaste mais aussi d'autres membres de la famille et d'amis de cet oncle, c'est que celui-ci a été arrêté et torturé, comme beaucoup d'autres, à cause de son orientation homosexuelle. Ainsi on apprendra que le 108 du titre correspond au nombre d'homosexuels officiellement répertoriés et torturés (certains assassinés) au Paraguay durant les années 1980, et l'on comprend que ceux qui ont subi ce sort étaient bien plus nombreux que ceux qui figurent sur cette liste. Ce que le film révèle aussi, c'est combien, malgré la fin de la dictature en 1989, le poids du silence imposé par d'aussi longues années d'oppression pèse encore lourdement, combien il est difficile de regarder en arrière, comme il est dit au début du film. C'est ce dont témoignent de façon particulièrement douloureuse les échanges entre Renate Costa et son père, qui se heurtent au mutisme de celui-ci : il accepte, certes, de prendre la parole, mais préfère ne pas se souvenir de certaines choses, comme le fait que son frère a été emprisonné. C'est étrange d'oublier que son frère a connu la prison, lui répond sa fille. À mesure que les traces de cet oncle disparaissent jour et que le destin de cet homme viendra rappeler à notre mémoire l'horreur de toutes les dictatures, l'absence de celui-ci s'avérera de plus en plus pesante, de plus en plus cruelle. Mais le plus étonnant de ce film, c'est qu'autant de violence nous soit révélée par le biais d'un regard, celui de Renate Costa, empreint de tendresse et d'une indéfectible douceur.

Une douceur et un calme semblables se retrouvent dans *L'étreinte du fleuve* de Nicolás Rincón Gille qui, en deux longs métrages, impose déjà une façon tout à fait reconnaissable et extrêmement sensible d'approcher le réel, tout autant que l'invisible qui y réside, par les moyens du cinéma : art du cadrage, de l'attente, de l'écoute, où le recours à la mise en scène semble émerger presque organiquement de ce qui se met en place peu à peu. Deuxième film d'une trilogie colombienne après *Ceux qui attendent dans l'obscurité* (voir *24 images* n° 132, p. 50), *L'étreinte du fleuve* se penche encore une fois sur la terreur que font régner les paramilitaires dans ce pays d'Amérique du Sud. Tout comme dans son précédent film, Nicolás Rincón Gille prend le temps de s'imprégner de l'esprit des lieux, de la présence de ses habitants, des petits moments de la vie quotidienne, ici marquée par l'importance du fleuve Magdalena qui procure chaque jour le poisson dont vivent les riverains. Ce cinéaste sait admirablement bien filmer la nature intimement liée aux êtres qui l'habitent, à la fois enveloppante et menaçante, en capter les silences et les bruissements. Mais de cette nature où chaque chose avait sa place, son sens, sa raison d'être depuis un temps immémorial, où l'on a toujours su cohabiter avec le Mohan, cet esprit du fleuve dont on se méfie tout en l'honorant, on comprendra peu à peu que plus rien n'est aujourd'hui pareil. Le fleuve s'est vidé de ses ressources, les filets remontent vides à la surface, mais pire encore, le Mohan n'est plus de taille à rivaliser de ruses avec ceux qui règnent maintenant en rois et maîtres le long de ce fleuve,



El eco de las canciones d'Antonia Rossi et *L'étreinte du fleuve* de Nicolás Rincón Gille

et semant la terreur. Ainsi, ce n'est plus lui qui rejette les corps des pêcheurs imprudents dont il s'emparait. Les corps torturés, mutilés, démembrés qui descendent le cours du Magdalena sont le fait des paramilitaires qui tiennent les habitants sous leur joug. De cette abjection sans nom, le cinéaste choisira de ne rien montrer, tout comme dans son précédent film. Ici, seuls les mots peuvent conjurer le mal et ils formeront le récit d'un monde où l'ordre ancien a basculé vers l'horreur moderne.

Il faut aussi souligner avec quelle délicatesse le cinéaste nous conduit progressivement vers ce récit à plusieurs voix, d'abord par un témoignage qui glisse subrepticement d'anecdotes concernant les pouvoirs du Mohan à l'évocation des premiers massacres commis dans la région par les groupes armés. Suivra peu après ce plan des pages d'un cahier qui tombent une à une sur le sol et sur lesquelles une femme a noté l'état de tous les corps qu'elle a vus charriés par les eaux et la date où ils ont passé sous ses yeux, « chacun portant sa mort particulière, sa propre histoire ». La voix de cette femme décrit, hors champ, ce qu'elle a vu et n'oubliera jamais, tout en se demandant où sont les mères, les épouses, les sœurs de ces hommes qui ont connu une mort aussi atroce. Ce sont ces femmes-là que nous rencontrons par la suite, filmées avec toute l'attention et la réserve qui s'imposaient, le cinéaste laissant alors la parole couler comme un flux réparateur. Aucune image ne pouvait ici mieux sonder la profondeur des ténèbres que les mots, lorsque ces ténèbres ne sont plus celles des dieux mais celles des hommes. Ce film, comme ceux d'Antonia Rossi et de Renate Costa, nous rappelle aussi que c'est souvent en s'avancant sur le terrain de l'invisible que le cinéma déploie toute sa force et de multiples résonances. ■

* À quand le sous-titrage électronique, alors qu'on déplore qu'à moins d'avoir été tournés en français, plus des deux tiers des films ont été présentés en anglais ou sous-titrés en anglais ?